

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 27 (1939)

Heft: 558

Artikel: Mobilisation féminine

Autor: S.B.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-263538>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Mouvement Féministe

Paraît tous les quinze jours le samedi

DIRECTION ET RÉDACTION

M^{lle} Emilie GOURD, 17, rue Töpffer

ADMINISTRATION

M^{lle} Renée BERGUER, 7, route de Chêne

Compte de Chèques postaux 1.943

Organe officiel

des publications de l'Alliance nationale
de Sociétés féminines suisses

Les articles signés n'engagent que leur auteurs

ABONNEMENTS

SUISSE... Fr. 6.-

ÉTRANGER... 8.-

Le numéro... 0.25

Les abonnements partent du 1^{er} janvier, à partir de juillet, il est
délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) valables pour la somme de
l'année en cours.

ANNONCES

11 cent, le mm.

Largeur de la colonne : 70 mm.

Réductions p. annonces répétées

Réponse à une question :

Que pouvez-vous vous procurer avec 50 centimes par mois ?

La réponse se trouve dans l'appel ci-dessous.

A nos amis lecteurs abonnés ou non

Encore un bulletin de versement de compte de chèques postaux ! Les temps sont durs ! Nous le savons. Nous recevons tant de ces formulaires verts à cette époque de l'année que notre première réaction est de les jeter sans plus de réflexion dans la corbeille à papier. Eh, bien non ! Nous n'agissons pas de même. Il faut que Le Mouvement Féministe vive. En 27 ans, il a prouvé son droit à l'existence, et ce droit lui crée des devoirs auxquels il ne peut se soustraire sans déroger aux principes d'humanité qu'il défend.

Seul journal féministe de langue française, nous ne saurions par quoi le remplacer, et s'il n'existait pas, il faudrait le créer. Pourquoi donc ne pas faire tout ce qui est en notre pouvoir pour le garder, en lui fournissant les moyens indispensables à son existence, dont le premier est de lui rester fidèle ?

Il a bien mérité de la cause des femmes qui, en dernière analyse, est celle de la démocratie, car libérer la femme de toutes les entraves qui l'enchaînent encore est une conquête de la démocratie, qui sans cela n'est qu'un vain mot. La femme suisse ne sera vraiment digne d'être

citoyenne que le jour où elle comprendra son devoir de solidarité envers ses sœurs moins favorisées et sa responsabilité envers la société.

Donc, non seulement nous renouvellerons notre abonnement, mais nous nous efforcerons d'en acquérir de nouveaux, de répandre le Mouvement Féministe autour de nous, d'en faire cadeau à nos amis pour leurs étrennes et de gagner des cœurs à notre cause, cause éminemment altruiste puisqu'elle veut, par la libération d'une classe de personnes, élever le niveau social de tout un peuple.

Six francs par an, cinquante centimes par mois, moins de quinze centimes par semaine, qui ne peut et ne veut faire ce petit sacrifice pour la cause des femmes, à laquelle notre dévouée rédactrice donne toutes ses forces et tout son cœur depuis plus d'un quart de siècle sans la moindre défaillance ?

Ne voulons-nous pas l'aider et lui apporter ainsi qu'à ses collaboratrices ce petit cadeau de Noël, bien faible témoignage de notre reconnaissance et de notre affectueuse sympathie ?

Et si c'est trop pour le budget familial, que ne nous mettons-nous quelques-uns pour partager un abonnement ?

Albert TRUAN.

Membre du Comité du Mouvement

HOMMAGE A NOS HÉROÏQUES AMIES FINLANDAISES



Elli BJÖRKSTEN

Professeur à l'Institut d'éducation physique de l'Université d'Helsinki, et l'une des plus représentatives de ces vaillantes femmes finlandaises, parmi lesquelles on peut citer tant de noms encore, et rappeler tout spécialement celui d'Annie Furuhjelm, députée à la Diète, écrivain, et l'une des pionnières de notre cause dans son pays, décédée il y a quelques années à peine.

Cliché Mouvement Féministe.

AVIS IMPORTANT

Nos abonnés, anciens et nouveaux, trouveront dans ce numéro un bulletin de versement à notre compte de chèques postaux N° 1.943, dont nous les prions de bien vouloir se servir pour régler leur abonnement pour 1940, leur rappelant que le prix de cet abonnement est toujours de 6 frs. par an, et les remerciant d'avance pour l'aide que, par un prompt versement, ils apporteront à notre Administration.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

En raison des jours de Noël et du Nouvel-An, la parution du prochain numéro du Mouvement est renvoyée d'une semaine et aura lieu le samedi 6 janvier 1940.

La roue tourne ?...

Il y a peu de temps encore, lorsque nous parlions du vote des femmes, l'on nous fermait la bouche en nous assurant que le moment était mal choisi, que les électeurs avaient bien d'autres soucis en tête et l'on nous faisait comprendre que, minorité théorique et désuète, nous ne demandions rien qui pût toucher aux préoccupations de nos concitoyennes.

A vrai dire, cette affirmation nous surprenait quelque peu. Non seulement, parce que le suffrage féminin partant d'un principe permanent de justice, nous craignons que cette attitude marquât l'éloignement de ce principe en même temps que de notre cause; mais encore, parce que tous les problèmes sociaux et économiques dont le suffrage féminin contribuera à faciliter la solution (protection de la famille et de l'enfance, lutte contre l'immoralité publique, anticoolisme, travail féminin, enrichissement de la vie, etc.), subsistent plus aigus que jamais; mais aussi et surtout parce que, lorsque l'on faisait appel de partout et sur tous les tons à l'union pour la défense spirituelle du pays et pour la sauvegarde de la démocratie, nous comprenions mal que l'on n'associât pas pleinement à cet effort les femmes dont on aime à proclamer les qualités d'éducatrices, et que l'on se refusât à voir clairement la première conséquence logique de la démocratie quand justement c'était la démocratie qui devait être protégée contre

une propagande insidieuse ou même des attaques ouvertes...

Il est triste de dire qu'il a fallu cette chose abominable: la guerre, pour modifier ce fâcheux état d'esprit; et que si nous constatons au cours de ces dernières semaines une évolution certaine de l'opinion publique, c'est pour beaucoup à des faits résultant de l'état de mobilisation que l'on peut l'attribuer. Soyons exactes: c'est avant la guerre que les Chambres fédérales ont décidé unanimement de demander au Conseil Fédéral de rapporter sur ces fameuses motions Greulich-Göttsheim qui sommeillent depuis 1918 dans les dossiers du Palais Fédéral; c'est bien avant la guerre que l'Association genevoise pour le Suffrage a lancé cette initiative constitutionnelle, qui va faire l'objet ces prochaines semaines de débats au Grand Conseil, et ces prochains mois d'une votation populaire; et c'est avant la guerre aussi que les démarches de l'Association suffragiste neuchâteloise avaient abouti au dépôt de cette motion Brandt sur le vote communal, dont il est question plus loin. Mais l'atmosphère était différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

En effet, notre presse politique suisse, reflétant une opinion publique changée, nous a largement apporté, au cours de ces dernières semaines, des manifestations d'un état d'esprit bien plus favorable à notre cause. C'est le *Journal de Genève*, reproduisant des fragments d'éditoriaux de notre journal; c'est une collaboration de la femme en égalité complète gnan de ce que de sadiques garnements disposent librement du bulletin de vote que l'on refuse à d'honnêtes femmes; c'est *Die Tat*, l'organe de la puissance que représente en Suisse allemande M. Duttweiler, conseiller national, énumérant dix bonnes raisons pour lesquelles les temps rendent indispensables la collaboration de la femme en égalité complète de droits avec l'homme; c'est le gouvernement *Bund*, consacrant par la plume de son rédacteur en chef, M. Schürch, tout un éditorial à démontrer que le principal motif pour refuser aux femmes leur participation à la vie publique n'existe plus depuis que le Conseil Fédéral nous a toutes déclarées mobilisables, et que nombre de femmes se sont volontairement enrégimentées dans les services de l'armée; c'est le *Journal de Genève* encore reproduisant en les commentant favorablement les idées directrices de cet article... et d'autres encore qui nous ont échappés, et ceci sans parler naturellement de la presse indépendante, d'inspiration sociale, qui, en Suisse romande en tout cas, a souvent défendu notre cause. Et à côté de ces manifestations de journaux, ce sont des conversations dans

lesquelles on exprime — combien de fois ? l'idée que puisque les femmes participent sous une forme ou une autre à la défense nationale, l'on n'a plus le droit de les traiter comme des mineures ou des incapables (nous savons même un juriste que tourmente le problème de la constitutionnalité de la mobilisation des femmes tant qu'elles ne possèdent aucun brin de droit politique); et c'est encore l'accueil fait partout à l'admirable allocution de M. Jean Giraudoux, s'adressant aux femmes françaises à l'occasion de la Ste Catherine, mais aussi et davantage encore à celle de la rentrée du Parlement... sans les femmes. Cette allocution radiodiffusée, très nombreux sont ceux chez nous qui l'ont entendue et qu'elle a profondément impressionnés; aussi, et à la demande de plusieurs de ceux qui ne l'ont pas entendue, en reproduisons-nous ci-après les principaux passages, l'écho qu'elle a éveillé étant encore une manifestation qu'en notre pays aussi, la roue tourne...

E. Gd.

Extraits de l'allocution du 25 novembre, de M. Jean Giraudoux, chef de la Commission française d'information.

...A l'heure où les femmes, en l'absence de la masse votante, dirigent ou assument tant de travaux, administrent des fabriques, assument presque seules le petit commerce et la culture, fondent tant d'œuvres, notre Parlement ne contient pas une femme. A l'heure où toute l'Europe est à l'extrême de son état sensible, ce Parlement ne compte parmi ses membres ni une seule mère, ni une seule fille, ni une sœur. Un des seuls parmi tous les Parlements du monde civilisé, il ne représente que les hommes de son pays. Il représente la moitié du pays qui combat, qui peuple les usines, qui agit, qui invente, qui a les muscles. Il ne représente pas celle qui a les nerfs, celle qui soigne, qui enfante, qui est le plus parée ou le plus simple, qui dans les champs et les boutiques se courbe sur les petites tâches, celle qui éduque la première enfance et surtout celle qui, dans sa vie, ouvre le plus d'espace à la suprême maîtresse des logis et des nations, à la mère des grands peuples, à l'imagination. Il est facile de dire que les Françaises se contentent de régner dans leur famille, d'élever leurs enfants, de surveiller leur domaine. Combien d'entre elles n'ont pas de famille, pas d'enfants, pas de domaine. Cet admirable eménagement du foyer qui est grâce à la paysanne ou la citadine, la base de notre vie française, les Françaises n'ont aucun moyen reconnu pour la faire devenir l'administration du pays...

Mobilisation féminine

La première école de recrues féminines suisses a donc eu lieu du 26 novembre au 3 décembre, à la caserne de Bâle. Il s'agissait, comme nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro, d'une école de conductrices de la Croix-Rouge, à la fois chauffeuses, brancardières et Samaritaines. Elles étaient 360 qui arrivèrent à la caserne dans la tenue prescrite, et dont une rapide élimination ramena le nombre à 332, qui furent divisées en quatre classes et soumises au même entraînement, aux mêmes exercices théoriques et pratiques, et à la même discipline joyeusement acceptée. Et s'il y eut au début quelques « rouspétances », surtout parmi les Welches à l'esprit toujours frondeur, les officiers qui firent preuve de beaucoup de patience et de compréhension ne purent à la fin de l'école que rendre hommage à leur travail et à leurs qualités.

La diane sonnait à six heures, et une demi-heure plus tard, toutes étaient dans la cour pour trois-quarts d'heure de sérieux entraînement gymnastique. Le déjeuner, pain et chocolat militaires, suivait, puis le ménage, corvée de nettoyage, etc. Les recrues pouvaient alors songer à leur toilette et s'habituer d'autant plus vite à l'eau froide que les plus malignes découvrirent vite au fond d'un corridor un robinet d'eau chaude, et que le casque, utilisé comme bonnet de bain, faisait merveille pour protéger sous la douche toutes les coiffures!

Les autres heures de la journée étaient consacrées, toujours par groupes, à l'enseignement théorique et pratique: mécanique automobile, conduite alternative des voitures privées et des camions militaires; maniement de brancards, transport des pseudo-blessés, ce qui, dans les voitures non décapotables, demande un sérieux effort, pansements divers; marche par rang, présentation, organisation militaire et insignes distinctifs, et Dieu sait s'il y en a!; effet des gaz, essais de masques — tout cela leur fut inculqué en peu de temps. Le repas de midi était suivi d'un bref repos, et le soir, la soupe était servie à 19 heures, avant une conférence ou quelques instants de liberté précédant à 21 h. 30 un repos bien gagné. Il y eut aussi des sorties automobiles officielles, dont la dernière fut la plus sérieuse: alertées au gaz dès quatre heures du matin, les conductrices firent une longue randonnée jusqu'à un poste avancé et subirent une offensive de gaz toxiques non prévue au programme, et qui incommoda sérieusement deux officiers; quant à elles, elles mirent leurs masques, fermèrent les vitres des

autocars qu'elles conduisaient, et en furent quittes pour quelques malaises.

Après un dîner d'adieu, le samedi soir, auquel assistèrent les officiers et au cours duquel chaque groupe welche, grison ou suisse-allemand y alla de ses productions et de ses petites rosseries l'eut lieu le dimanche matin dans la cour de la caserne l'impressionnante cérémonie de l'assèchement. Le colonel médecin-chef Vollenweider et ses collègues dans leurs allocutions félicitèrent leurs participantes de leur discipline, de leur excellent esprit et du bon travail accompli en un temps étonnamment court. Il faut dire aussi que la plupart de ces femmes sont des plus de vingt ans et constituent une élite. Lausanne, pour son compte, avait fourni une femme de juge fédéral, deux journalistes, une femme peintre, directrice de galeries, etc. Et toutes ont prouvé une fois de plus, combien les femmes savent toujours se tirer d'affaire, qu'il s'agisse de l'école de la guerre ou de l'école de la vie ! S. B.

IN MEMORIAM

M^{me} Ph. de Heerdt-Quarles
(1862-1939)

Ce fut une douloureuse surprise, non seulement parmi les membres de l'Union Mondiale de la Femme, mais aussi parmi tous ceux qui ont eut le privilège de connaître cette femme au regard rayonnant et pur, que d'apprendre son décès, survenu à La Haye, le 2 décembre dernier, à l'âge de 77 ans.

C'est que M^{me} de Heerdt avait été dès son jeune âge en fréquentes relations avec notre pays, où elle avait noué de fortes et durables amitiés. Elève de l'Ecole Vinet à Lausanne, elle avait ainsi connu toute une pléiade de futures féministes vaudoises, par l'intermédiaire desquelles son nom avait été souvent prononcé devant celles qui devaient la rencontrer beaucoup plus tard dans les champs du féminisme et de l'éducation pour la paix : M^{me} Girardet-Vielle, M^{lle} J. Hausmann, M^{me} A. Suter, et sans oublier M^{lle} le Dr. Feyler, constituait avec elle un petit groupe d'intimes, dont l'amitié subsista bien au-delà des années d'études. Puis, très jeune, elle fut absorbée par d'autres tâches et d'autres soucis : femme à dix-huit ans d'un colonisateur plus âgé qu'elle de deux ans seulement, elle partit avec lui pour la Guyane hollandaise où le jeune ménage allait travailler à défricher la brousse pour y faire la culture de la banane. Il fallait entendre M^{me} de Heerdt parler de cette période de sa vie, avec autant de gaieté que s'il s'était agi d'une autre, raconter les expériences, parfois comiques, mais parfois aussi tragiques de cette existence de pionniers, perdus dans la brousse, au milieu d'une faune grouillante et inquiétante, sans autre compagnie que des noirs, obligés de se suffire entièrement à eux-mêmes, et s'épuisant à un labeur ingrat dans ce pays de fièvres tropicales. Un petit garçon lui étant né, elle devint de par la force des choses son unique éducatrice et institutrice, et il est extrêmement intéressant de constater à quel point ceci permit l'essor de ses remarquables qualités pédagogiques, et comment elle créa dans sa solitude, sans s'en douter, les mêmes méthodes que celles qui, à peu près à la même époque en Europe, allaient rénover les systèmes d'éducation.

A ces années vraiment difficiles succédèrent d'autres années de difficultés et de revers, mais qui, jamais, n'altèrent sa sérénité ou sa faculté de s'enthousiasmer pour de grandes causes. Lors-

que M^{me} de Heerdt et les siens revinrent en Hollande, les questions sociales qui ne pouvaient manquer de l'intéresser la conduisirent forcément au féminisme et au suffrage féminin. Et c'est alors que, par l'intermédiaire de ses amies lausannoises, elle accepta de collaborer à notre journal dès ses débuts, et lui adressa dès 1913 toute une série de *Lettres de Hollande*, que je viens de relire, lettres pleines de vie et d'allant, insistant sur la nécessité de la collaboration de toutes les femmes entre elles pour le succès de cette cause. Puis, lorsque le droit de vote fut obtenu, elle s'intéressa directement à la politique, et membre du parti libéral hollandais, en soutint les candidatures aux élections : il me souvient comme si c'était hier des journées passées avec elle en 1922, dans sa délicieuse maisonnette au jardin fleuri de Bloemendaal, de nos promenades dans les dunes voisines, de nos visites aux Franz Hals du Musée de Haarlem, de l'atmosphère paisible de ces après-midis d'été finissant, durant lesquelles la politique d'après guerre comme ses souvenirs de Guyane faisaient le fond de nos conversations...

Mais déjà à ce moment-là, sa vie avait pris une orientation très marquée vers les questions d'éducation pour la paix, auxquelles elle allait se consacrer entièrement. Membre de nombreux groupements pacifistes, et notamment de la Ligue hollandaise des mères, présidente de la section d'éducation de l'Association néerlandaise pour la S. d. N. elle apporta surtout sa collaboration à l'Union mondiale de la Femme, dont elle fut vice-

présidente aux côtés de M^{me} d'Arcis, et dont après le décès de celle-ci, elle assumait tous les devoirs, toutes les charges de la présidence, mais en refusant le titre à cause de son âge. La somme de travail actif, de pensées, de dévouement qu'elle a consacrée à cette Association, on ne peut pas s'en rendre compte si l'on n'a pas connu de près M^{me} de Heerdt, son élan, sa conviction profonde, son don de persuasion, son dévouement, sa capacité de sacrifices pour un idéal. Collaboratrice de nombreux journaux, auteur de nombreuses brochures répandues dans les milieux pédagogiques, elle fut entre autres l'initiatrice de l'admirable petit journal du 18 mai *La Jeunesse et la Paix du monde*, dont l'influence est si grande sur des générations d'écoliers ; elle entretint une correspondance suivie avec de nombreux éducateurs, élaborant des programmes, cherchant sans trêve les meilleures méthodes d'enseignement de l'histoire, collaborant avec des instituteurs hollandais à la demande du Ministère de l'Instruction publique de son pays pour préparer des brochures d'éducation inspirées d'un idéal de paix. Et si nous la voyions souvent accourir à Genève, lors d'Assemblées internationales ou de séances de Comités, elle parcourait aussi la Suisse, la France, la Belgique, visitant tous les membres de son Association, tous ceux qui partageaient ses idées, et les encourageant par sa sérénité souriante et sa croyance communicative en l'évolution de notre monde vers ses destinées meilleures. Gaie, simple, affable, doué d'humour, elle éveillait la sympathie et réunissait en son attachante



Cliché Union Mondiale.

M^{me} P. de HEERDT

Vice-présidente de l'Union Mondiale de la Femme. Ancienne correspondante hollandaise du Mouvement.

figures les qualités profondes de ses convictions et la bonne grâce de son caractère.

Les journées de septembre dernier lui portèrent un coup terrible, mais n'ébranlèrent pas un instant sa foi dans l'absolue nécessité de continuer l'œuvre commencée. Elle rédigeait un article destiné à l'Union Mondiale et intitulé *Nihil desperandum*, quand la nécessité d'une grave opération l'arrêta. Elle ne survécut qu'une semaine à cette opération, préoccupée jusqu'au dernier moment de ceux qu'elle aimait, et surtout de cet idéal de bonne volonté, de fraternité, de sens de responsabilité à l'égard du prochain qu'elle avait tant cherché à répandre parmi les femmes. A ses enfants en deuil, comme à l'Union Mondiale, qui perd en elle, si peu d'années après le décès de M^{me} d'Arcis, la meilleure de ses amies, nous disons ici notre plus vive sympathie, comme l'assurance de tous nos regrets personnels. E. Gd.

Une lettre des suffragistes suisses aux Chambres fédérales

Berne et Lausanne.

le 2 décembre 1939.

Monsieur le Conseiller National,

Au début d'une législature qui s'ouvre dans les circonstances les plus graves, nous savons être les interprètes d'un grand nombre de femmes suisses, passionnément attachées à l'idéal que doit représenter notre pays, en prenant la liberté d'attirer votre attention sur les faits suivants.

En contradiction avec les principes sur lesquels se base notre organisation démocratique, en contradiction aussi avec l'art. 4 de notre Constitution fédérale, la Suisse est l'un des rares pays qui tarde encore à reconnaître aux femmes leurs droits politiques. Or, dans les heures que nous vivons, lorsque l'on cherche à réaliser dans notre peuple ce sentiment d'union, dont nous éprouvons aussi fortement le besoin ; lorsque, et ainsi que cela se doit dans une démocratie, l'on demande à chacun de prendre sa part du fardeau des responsabilités communes, il nous est tout spécialement douloureux, à nous femmes, qui ne demandons qu'à servir notre pays, d'être, du fait de notre minorité politique, ainsi tenues à l'écart. Nous ne méconnaissons pas, certes l'œuvre volontairement accomplie par beaucoup d'entre nous pour venir en aide à notre armée ; nous apprécions les appels faits parfois à notre collaboration, notamment par quelques-uns des récents arrêtés du Conseil fédéral ; mais en face des nouveaux devoirs imposés à notre peuple tout entier, ceci est encore bien peu, en comparaison du concours réellement efficace qu'apportent à leur vie na-

tionale des femmes d'autres pays, et ceci parce qu'elles sont depuis longtemps des citoyennes actives.

La législation qui s'ouvre aura à s'occuper de bien des problèmes dont aucun ne nous laisse indifférentes parce qu'ils touchent tous à la vie de notre peuple, mais dont beaucoup qui sont d'ordre social, moral, économique ou financier nous concernent directement. Or, ces problèmes, nous ne serons pas appelées à les discuter ; leur solution sera trouvée et nous sera imposée par des législateurs que, n'étant pas électrices, nous n'avons pas choisis ; et contribuable que l'on ne consultera même pas, nous serons soumises à des impôts que, même indirectement, nous n'aurons pas votés.

Nous aimons à croire, Monsieur le Conseil National, que ce défaut d'équité dans notre vie nationale ne nous laissera pas indifférent ; nous aimons à croire aussi que, lorsque le Conseil fédéral présentera le rapport que lui ont demandé les deux Chambres unanimes sur ces motions Grenlich-Göttisheim, déposées en 1918 déjà, notre demande répétée du droit de suffrage trouvera auprès de vous l'attention qu'elle mérite plus que jamais. En effet, en temps de guerre, aucun pays n'agit sagement s'il se prive volontairement de l'opinion et du concours de la moitié de sa population : c'est ce qu'exprimait si bien le roi de Danemark, lorsqu'en 1915, signant l'acte parlementaire, qui reconnaissait aux femmes de son pays le droit de vote complet, il prononça ces paroles, que nous voudrions entendre chez nous aussi, dans des circonstances analogues : Pour assurer l'unité nationale en face de la crise européenne.

Veuillez, agréer, etc., etc.

ASSOCIATION SUISSE POUR LE
SUFFRAGE FÉMININ.



Les femmes et les livres

Maria Waser
(1878-1939)

I
(Suite)¹

Que des êtres faits pour la joie, la liberté et la poésie soient presque fatalement soumis à une désillusion, et que pour échapper au tourment de cette désillusion, ils soient tentés de sombrer dans un égoïsme qui serait la négation d'eux-mêmes, telle est la préoccupation qui éclate dans les deux romans suivants : *Nous, les fous d'hier* (Wir Narren von Gestern), et *Au tournant* (Wende). Ces deux ouvrages, parus au lendemain de la grande guerre, sont douloureux, et cependant tout empreints de poésie, d'espoir et de cet héroïsme que, dès ses premières œuvres, Maria Waser se plait à déceler au fond des cours. *Au tournant* nous intéresse particulièrement, car, on ne peut s'y tromper, ce roman est, dans une certaine mesure, une confession.

L'héroïne du livre, Peregrina, a vu s'obscurcir sa vie sous les cendres du foyer. Elle, jadis toute vibrante des promesses de la poésie et de l'art, se sent lasse et vieillie. Elle abandonne son foyer et s'enfuit à Florence, où elle a vécu les plus beaux jours de sa jeunesse. Elle s'y replonge dans la radieuse beauté de l'Italie parmi les joies de l'esprit et de l'enchantement des sens. Elle retrouve son ardeur généreuse, son amour de la lumière, la vie de son âme. Mais l'affranchissement auquel, pour un instant, elle a aspiré, lui devient impossible. En retrouvant ses forces, elle reprend conscience de la destinée qui est la sienne. C'est dans l'accomplissement de cette destinée que se trouve la véritable libération. Peregrina renonce à la douceur de l'Italie et revient au foyer afin de se consacrer aux siens. Il ne s'agit pas ici d'un sacrifice, mais du seul moyen que nous avons de réaliser nos possibilités, dans une tâche qui nous est imposée, et que nous reconnaissons grâce à la voix intérieure.

Ce dernier ouvrage est particulièrement significatif, si l'on songe que le monde florentin célébré par Maria Waser, le milieu des amitiés stimulantes et des échanges poétiques dont se grise son héroïne, est le même qui inspira, quelque trente ans plus tôt, le *Lys rouge* d'Anatole France. Les deux écrivains subirent également un charme sans pareil. Ils firent l'un et l'autre, chacun en son temps, partie de l'élite internationale soigneusement triée, réunie autour de l'exquise figure de Vernon Lee, cette femme de lettres anglaise qui, pendant bien des années, sembla incarner

ce qu'il y avait au monde de plus raffiné. Mais, alors que le Parisien de 1894 avait rapporté de cette expérience la leçon d'un hélianisme décadent, la Zurichoise de 1928 y puisa des forces constructives qui ne sont pas sans rapport avec la philosophie spiritualiste de la Grèce platonicienne.

L'idée morale qui se retrouve, plus ou moins développée, dans les diverses œuvres de Maria Waser tient peut-être moins aux belles traditions de famille dans lesquelles elle fut élevée qu'à son enthousiasme pour les humanités, particulièrement pour la Grèce antique. Les années où elle suivit le gymnase de Berne marquèrent ses premiers pas sur cette Voie sacrée (Der heilige Weg) qui mène à la connaissance du monde grec et aboutit au sanctuaire d'une vie spirituelle de plus en plus ardente. C'est alors que Maria Waser entendit la voix du Daimonion de Socrate, cet avertissement divin que chacun de nous peut écouter en soi, et auquel elle ne cessa plus de prêter l'oreille. Car, pour elle, la loi morale ne vaut que dans son inspiration la plus élevée ; elle enseigne le sacrifice à des devoirs extérieurs de ce qui nous est essentiel, mais elle exige de chacun qu'il reconnaisse sa tâche et s'y voue de toutes les forces de son âme, jusqu'à en faire une véritable valeur spirituelle, c'est-à-dire durable. Cette primauté des forces spirituelles, Maria Waser en montre la vertu créatrice dans une parole qu'elle attribue au savant neurologiste, Constantin von Monakow :

Par une application absolue à sa tâche, sans jamais se laisser détourner par les échecs, on

manifeste une énergie dont, un jour, on profitera soi-même. Ainsi se produit le miracle jamais épuisé des exaucements. Comment cela se passe, je ne puis le dire. Mais j'ai la conviction que l'homme possède la force d'agir sur sa destinée, et que cette volonté sainte est même ce que chacun de nous porte en soi de plus élevé... Seulement, il ne s'agit pas d'un effort momentané, il faut élaborer avec constance cette énergie qui se propagera hors de nous à travers le monde, jusqu'à ce qu'elle nous revienne sous la forme d'un merveilleux accomplissement.

Cette même puissance spirituelle est également à l'origine de la création artistique :

Créer une œuvre poétique, c'est s'élever au pays de l'âme... qui ne connaît aucune limite.

La vie matérielle, celle que nous appelons réelle, ne prend son sens que revêue dans une âme, car c'est là seulement qu'elle atteint à sa valeur poétique de symbole. Aussi Maria Waser, à mesure qu'elle avance dans la carrière, renonce-t-elle de plus en plus à l'invention purement romanesque et à l'observation trop immédiate, pour plonger son regard dans le réservoir des souvenirs et des expériences. On dirait parfois qu'elle ferme les yeux pour mieux voir, et tous ses derniers grands ouvrages sont la mise en œuvre de cette conception poétique. C'est pourquoi ces livres se rapprochent sous certains rapports du grand effort tenté par Marcel Proust à la recherche du temps perdu. Pour les deux écrivains, quelles que soient par ailleurs les différences profondes qui les opposent, la vie est perdue tant qu'elle n'est point retrouvée par la mémoire, et, cependant, le temps le plus futilement dilapidé, l'existence la plus sacrifiée ou la plus

¹ Voir le précédent numéro du Mouvement.